

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Philippe PONSARD

Entretiens à des Jeunes Gens :  
IV : Le sens de la vie (Suite)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1910, tome 12, p. 133-138

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Entretiens à des Jeunes Gens

## IV

### Le sens de la vie

(Suite)

Après le scepticisme, c'est le dilettantisme qui vient à nous et qui nous chante la joie de vivre. Ce n'est pas lui qui nous conseillera l'inertie. C'est à l'universelle intelligence et à l'universelle jouissance qu'il nous convie. Plaisirs du corps et plaisirs de l'esprit, contentements des sens et émotions mystiques, tout est bon, tout est divin. Il faut aller dans tous les temples et s'enivrer de tous les encens qui fument. Il faut ployer le genou devant tous les dieux et les adorer avec un sourire. Une seule chose est à redouter et à fuir : la douleur. Hors cela, il faut tout demander à la vie. Il faut goûter à tous les fruits de l'arbre de la science du bien et du mal, puis, quand il n'y aura plus rien à attendre, partir, sans regrets, du Paradis terrestre, et passer, sans trembler, sous le glaive de l'Ange qui en garde l'entrée.

Evidemment, nous avons un Maître qui nous donne une autre leçon. Un mot résume sa vie : « *Tradidit semetipsum* » et il a dit : « Comme j'ai fait, faites de même. » Et dans le doux Evangile, du commencement à la fin, c'est le même enseignement : le sacrifice; il s'ouvre sur Bethléem et se ferme sur le Golgotha, et à toutes les pages, ce sont les mots de la pénitence et du renoncement.

Disons-nous : « La voix du monde est mensongère ; les joies qu'il promet sont fausses ; au fond de tous ses rêves se cache une déception, et ses plus délicats plaisirs s'achèvent en amertumes ? » Non, nous ne tiendrons pas ce langage. Qui ne garderait des illusions à

sacrifier n'aurait rien à donner à la Beauté et à l'Idéal. Ce n'est pas en blasé et en déçu qu'il faut venir à Jésus-Christ. N'aimons pas ces discours qu'on tient quelquefois à ceux qui ont le courage de sacrifier leur jeunesse à une idée. « Vous ne perdez rien, leur dit-on, les joies du monde n'en valent pas la peine. » Ce langage est lâche. Les rêves, même ceux qui doivent être déçus, méritent d'être caressés. Le monde promet des joies qui ne durent pas, peut-être, mais qui sont des joies tout de même. Il y a pour nous tous des enivrements possibles, et la coupe que nous allons vider devant l'autel de notre Dieu avant d'y avoir trempé nos lèvres contient autre chose que du fiel. Ce n'est pas parce que les joies défendues ne sont rien que nous n'y goûterons pas, mais seulement parce que c'est la volonté du Maître, en qui nous avons confiance, que nous n'y goûtions pas.

Pourquoi consentir au sacrifice ? Simplement parce qu'il est grand ; parce que, brisant avec l'étroitesse de l'égoïsme, il étend l'âme jusqu'à l'Infini, il l'attache aux idées divines, et, pour reprendre un mot de Dante, il ouvre son vol vers les horizons célestes. Tout ce que nous admirons est fait de sacrifice : l'amitié, c'est le partage de son cœur ; le dévouement, c'est le don de son âme ; la patrie, c'est l'élargissement de soi-même à de communes traditions, à de communes espérances, à de communes tâches ; la justice, c'est l'intérêt propre se taisant devant le droit des autres. Tout ce qui a été touché par un sacrifice devient pour nous l'objet d'un culte ; les restes des martyrs, nous les appelons des reliques, et nous prenons pieusement dans nos mains la terre quand elle a été arrosée du sang de ceux qui se sont sacrifiés.

Pourquoi le sacrifice ? Parce que c'est lui qui fait vivre l'humanité. Regardez l'histoire : si chaque génération

livre à celle qui vient après, une tradition chaque fois plus riche de progrès, de science ou de bien, c'est grâce à ceux qui dans chaque génération ont donné un peu d'eux-mêmes ou tout eux-mêmes pour faire avancer l'humanité vers des destinées meilleures. Ce ne sont pas les égoïstes qui ont travaillé pour nous. Les égoïstes n'ont pensé qu'à eux. Ils se sont placés au milieu des luttes et des efforts, comme le centre où tout devait aboutir ; ils ont profité de tout et n'ont été de nul profit. Si leur puissance eût égalé leur désir, rien ne leur eût survécu. Ceux qui nous ont fait du bien, ceux qui nous ont permis d'avoir plus de sécurité dans le présent, plus de confiance en l'avenir ; ceux qui nous ont donné de la justice à espérer, une vérité plus lumineuse à comprendre, un devoir mieux garanti à accomplir, ce sont les âmes généreuses, celles qui ne craignaient pas leurs peines ; celles qui se consumaient dans le travail ingrat, dans la discipline obscure, dans les vertus humiliantes ; celles qui à une idée donnaient tout ce qu'elles avaient, temps, fortune, intelligence, et quand elles avaient donné tout le reste donnaient encore leur sang. Ce sont tant de héros, illustres ou inconnus, qui sont tombés, sans en penser plus long, au champ du sacrifice. C'est, par-dessus tout, Celui dont nous parlions comme du Maître à imiter, et qui a plus fait pour l'humanité en mourant sur le Golgotha que tous les Sybarites en dormant sur des lits de roses. L'humanité vit par ceux qui se sacrifient pour elle.

Pourquoi le sacrifice ? Parce que lui seul répond à l'attente de nos âmes. Selon la parole de l'Evangile, c'est celui-là qui se perd qui se trouve. Celui qui ne s'ouvre pas aux actions généreuses s'appauvrit de toute la richesse qu'il ne fait pas entrer en lui. Et pourquoi croyons-nous qu'une âme est faite, et que pensons-nous

qui doive la contenter ? Notre âme n'est pas faite pour la vulgarité où l'on nous engage à la tenir, mais pour la beauté où la conduira notre effort. Elle souffrira plus des infimes contentements par lesquels nous prétendrons la satisfaire, que des sacrifices qui la conduiraient à l'aliment dont elle a besoin pour vivre. Ni les contentements des sens, ni les satisfactions mêmes de notre cœur n'étoufferont la voix de notre âme, et nous souffrirons de n'avoir pas voulu souffrir. Entendons les aveux de ceux qui ont connu les déceptions au-devant desquelles nous courons. Malgré eux, l'infini les tourmente. L'infini ne tourmente que ceux qui ne sont pas à lui, et c'est par l'effort qu'on va à lui. On le trouve par le sacrifice de tout ce qui n'a pas sa plénitude.

Faut il enfin prêter l'oreille à la dernière voix par laquelle le monde nous tente ? Le scepticisme nous disait : « A quoi bon ? » mais il masquait mal, sous le voile d'un sourire, le sérieux tragique de toute pensée et de toute action. Le dilettantisme nous disait : « Jouis de tout » ; mais, en admettant qu'il ne nous trompât point, il nous diminuait, et il méconnaissait la vraie grandeur de nos âmes. Cette fois, c'est de grandeur que l'on nous parle, et que l'on nous dit : Dépasse-toi ; vivre, c'est se faire plus grand que soi-même ; deviens le Surhomme ».

Peut-être aurions-nous le droit de railler ? Peut-être aurions-nous le droit de regarder l'élite de l'humanité, livrée à elle-même et dans le glorieux épanouissement de ses facultés libérées ? Peut-être ne serait-ce pas sans ironie que nous les mettrions sous nos yeux, ces produits de la pure civilisation ? O surhomme, où prendras-tu les lumières que les hommes ont vainement cherchées ? Dis-moi comment tu sépareras en toi l'ange que tu veux être, de la bête qui te menaça

toujours ? Oseras-tu me vanter ta vertu, faire du mépris de la multitude, de l'ignorance des douleurs universelles, de tes regards fermés aux plaies de ceux qui te serviraient, des volontaires ténèbres auxquelles ta lumière condamnerait le reste du monde ?

Mais il vaut mieux nous dire, si l'orgueil de ce rêve surhumain nous séduit, que l'Évangile nous offre davantage. Quoi donc ?

L'Évangile nous offre de devenir les *Fils de Dieu*. C'est, en vérité, le langage que l'Évangile nous tient. Et entendons bien : les Fils de Dieu, non dans un sens symbolique, mais dans un sens réel. Des Fils d'adoption ? Plus que cela : des Fils en communion de nature et de vie. Oui, c'est le rêve audacieux que l'Évangile nous propose de vivre. La vie chrétienne, c'est cela même : c'est la participation à la vie de Dieu. Le christianisme est plus que la plus merveilleuse doctrine, plus que la plus merveilleuse morale : c'est Dieu se faisant homme, afin que l'homme devienne Dieu.

Divinisés par la vie de Dieu qui se communique à nous, par la grâce ; divinisés par l'héritage qu'on nous promet et qui est la gloire même de Dieu ; divinisés par le fraternel embrassement de Dieu devenu l'un d'entre nous ; divinisés parce que nous avons à manger et à boire le sang d'un Dieu ; divinisés, parce que vient habiter en nous la Trinité sainte ; divinisés jusqu'en ce corps dont les membres deviennent le temple du Saint-Esprit, voilà ce que nous apprend notre foi. Les plus hardies métaphores ne rendraient pas la vérité de cette union de l'homme avec Dieu : « Je suis le cep et vous êtes les branches ; je suis la tête, et vous êtes les membres ; comme le Père est en moi, je suis en vous ; nous viendrons et nous mettrons en vous notre demeure. » Et saint Paul : *mihi vivere Christus est*.

Voilà pourtant ce qu'est, ce que fait le christianisme.

Pourquoi regarder autour de nous ? Pourquoi demander aux autres leur formule de vie ? Quelle doctrine pourrait, autant que celle-là, donner à l'âme l'estime d'elle-même, le goût de la vie, le sens de sa grandeur ? Quelle doctrine pourrait faire aimer, autant que cette doctrine, tout ce qui est à faire, tout ce qui est à penser ; quelle doctrine peut faire concevoir de plus grandes ambitions et tenir dans un plus profond ravissement ?

Nous parlons « des autres », il ne s'agit pas des autres. Ce n'est pas entre les autres et nous que le drame se joue, mais entre la vérité et nous, entre Dieu et nous. La vérité est en nous pour que nous la vivions : elle mérite bien d'être faite pour elle-même.

Ou plutôt en un sens, il s'agit des autres ; mais non pas de ce que nous devons attendre d'eux, mais de ce qu'ils attendent de nous. Nous voulons qu'on admire notre doctrine, et c'est justice. Mais commençons par en montrer le rayonnement dans nos œuvres. Les exemples de médiocrité morale, que nous nous donnons les uns aux autres, catholiques, et que nous donnons à nos ennemis, font plus de mal à notre religion que toutes les attaques combinées de nos adversaires. Eux-même savent nous le rappeler. N'est-ce pas l'un d'eux qui disait : « Que les catholiques vivent leur christianisme et la question sociale sera résolue. » Ils attendent de nous que les questions que leur esprit se pose, notre pratique les montre résolues. Nous leur devons la lumière de notre exemple. Nous n'avons pas reçu le flambeau de notre foi pour le mettre sous le boisseau. Loin donc que la médiocrité commune diminue l'intensité de nos efforts c'est l'intensité et la continuité de nos efforts, qui doivent élever la médiocrité commune. Nous devons aux autres d'être meilleurs qu'eux, et pour que l'Évangile vive autour de nous, nous commencerons par le faire vivre en nous.

(A suivre)

Ph. PONSARD